

# PHILIP K. DICK LE MAÎTRE DU HAUT CHÂTEAU



THE  
UNITED STATES  
OF AMERICA



FF 95594731 A

100

ONE HUNDRED DOLLARS







LE MAÎTRE  
DU HAUT CHÂTEAU

Du même auteur  
aux Éditions *J'ai lu*

Loterie solaire, *J'ai lu* 547  
Dr Bloodmoney, *J'ai lu* 563  
À rebrousse-temps, *J'ai lu* 613  
L'œil dans le ciel, *J'ai lu* 1209  
Blade runner, *J'ai lu* 1768  
Le temps désarticulé, *J'ai lu* 4133  
Sur le territoire de Milton Lumky, *J'ai lu* 9809  
Bricoler dans un mouchoir de poche, *J'ai lu* 9873  
L'homme dont toutes les dents étaient exactement semblables,  
*J'ai lu* 10087  
Humpty Dumpty à Oakland, *J'ai lu* 10213  
Pacific Park, *J'ai lu* 10298  
Les chaînes de l'avenir, *J'ai lu* 10481  
Le profanateur, *J'ai lu* 10548  
Les pantins cosmiques, *J'ai lu* 10567  
Le maître du Haut Château, *J'ai lu* 10636  
Les marteaux de Vulcain, *J'ai lu* 10685  
Docteur Futur, *J'ai lu* 10759  
Le bal des schizos, *J'ai lu* 10767  
Les joueurs de Titan, *J'ai lu* 10818  
Glissement de temps sur Mars, *J'ai lu* 10835

*Dans la collection Nouveaux Millénaires*

Romans 1953-1959  
Romans 1960-1963  
Romans 1963-1964  
Romans 1965-1969  
Le maître du Haut Château  
Blade Runner (Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?)  
Le dieu venu du Centaure  
Coulez mes larmes, dit le policier

*En semi-poche*

Ô nation sans pudeur  
Confessions d'un barjo

PHILIP K. DICK

LE MAÎTRE  
DU HAUT CHÂTEAU

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Michelle Charrier



*Titre original*  
THE MAN IN THE HIGH CASTLE

© Philip K. Dick, 1962  
© Laura Coelho, Christopher Dick et Isa Dick, 1990  
© Éditions J'ai lu, 2012

*À ma femme, Anne. Sans son silence,  
jamais ce livre n'aurait vu le jour.*





## CHAPITRE PREMIER

M. R. Childan avait beau scruter son courrier avec anxiété depuis une semaine, le précieux colis en provenance des Rocheuses n'arrivait pas. Lorsqu'il ouvrit son magasin, le vendredi matin, seules quelques lettres l'attendaient à l'intérieur, devant la porte. *Je connais un client qui ne va pas être content*, se dit-il.

Il prit une tasse de thé instantané au distributeur mural à cinq *cents*, s'empara du balai et se mit au travail. Quelques minutes plus tard, la devanture d'American Artistic Handcrafts Inc. était prête : propre comme un sou neuf, la caisse enregistreuse pleine de monnaie, un vase de soucis frais sur le comptoir, une discrète musique de fond, diffusée par la radio. Sur le trottoir, des hommes d'affaires se hâtaient vers leurs bureaux de Montgomery Street. Plus loin, un tramway passait ; Childan s'interrompit le temps de le suivre des yeux avec plaisir. Des femmes en longues robes de soie colorées... il les suivit des yeux aussi. Ce fut alors que le téléphone sonna. Il pivota pour décrocher.

« Oui », lança une voix familière en réponse à son salut. Son cœur se serra. « Ici M. Tagomi. Mon affiche de recrutement de la guerre de Sécession est-elle enfin arrivée, monsieur ? Je vous prie de ne pas oublier que vous me l'aviez promise pour la semaine

dernière. » La brusquerie tatillonne, tout juste polie, tout juste dans les limites permises par le code. « Je vous ai bien remis un acompte à cette condition, n'est-il pas vrai ? Il s'agit d'un cadeau, comprenez-vous. Je vous l'ai expliqué. Pour un client.

— M. Tagomi, l'enquête que j'ai menée à mes frais sur le paquet attendu – paquet qui, vous en êtes conscient, provient d'une région du monde extérieure et donc...

— Il n'est pas arrivé.

— Non, monsieur, en effet. »

Silence glacial. Puis : « Je ne peux attendre plus longtemps.

— Non, monsieur. »

Childan fixait d'un regard morose les immeubles de bureaux de San Francisco, baignés d'un soleil éclatant.

« Alors un substitut. Vos recommandations, M. Childan ? »

La prononciation volontairement erronée de son nom constituait d'après le code une insulte qui lui échauffa les oreilles. Chacun restait à sa place, situation terriblement humiliante. Ses aspirations, ses peurs, ses angoisses s'épanouirent, se déployèrent, l'engloutirent, lui paralysèrent la langue. Il se mit à bégayer, la main moite autour du combiné. La musique et l'odeur des soucis baignaient toujours le magasin, mais il lui semblait sombrer dans quelque lointain océan.

« Eh bien... parvint-il à balbutier. Une baratte. Une sorbetière des années 1900. » Son esprit refusait de fonctionner. À l'instant où on oubliait ; à l'instant où on se persuadait que. Il avait trente-huit ans ; il se souvenait de l'avant-guerre, d'une autre époque. Franklin D. Roosevelt et l'Exposition universelle ; le monde meilleur d'autrefois. « Désirez-vous que

j'apporte divers artefacts du plus grand intérêt à vos bureaux, monsieur ? » marmonna-t-il.

Rendez-vous fut pris à deux heures de l'après-midi. *Je vais devoir fermer*, se dit-il en raccrochant. *Obligé. Il faut rester en bons termes avec ce genre de clients ; les affaires en dépendent.*

Ébranlé par le coup de fil, il prit soudain conscience que quelqu'un venait d'entrer. Un couple. Jeune, beau, bien habillé. L'idéal. Childan, calmé, s'approcha des nouveaux venus avec l'aisance du professionnel, le sourire aux lèvres. Penchés sur un présentoir, ils examinaient un charmant cendrier. Mariés, probablement. Installés aux Brumes Onduleuses, le nouveau quartier sélect dominant Belmont.

« Bonjour », lança-t-il.

Il se sentait mieux. Les inconnus lui sourirent sans la moindre condescendance, tout de gentillesse. Le contenu de ses vitrines les avaient un peu impressionnés – c'était vraiment ce qui se faisait de mieux dans le genre, sur la côte. Childan s'en aperçut et leur en fut reconnaissant : ils comprenaient.

« Très belles pièces, monsieur », déclara l'homme. Son hôte s'inclina spontanément.

Le regard chaleureux que les visiteurs fixaient sur lui s'expliquait par le lien d'humanité, mais aussi par l'admiration qu'ils éprouvaient pour les œuvres exposées dans sa boutique, par les goûts et les plaisirs qu'ils partageaient avec lui ; ils le remerciaient d'offrir à leur vue des objets pareils, de leur donner l'occasion de les toucher, de les examiner, de les manipuler sans même les acheter. Oui, se dit Childan, ils savent dans quel genre d'endroit ils se trouvent ; il ne s'agit pas de cochonneries pour touristes, de plaques en séquoia gravées – MUIR WOODS, MARIN COUNTY, P.S.A. –, de pancartes idiotes, de bagues en toc ou de cartes postales du

Golden Gate. Ses yeux à elle surtout, immenses et sombres. *Je tomberais facilement amoureux d'une femme pareille. Ma vie serait une tragédie. Comme si tout n'allait pas déjà assez mal.* Les cheveux noirs élégants, les ongles vernis, les oreilles percées pour les longues boucles d'oreille artisanales en cuivre oscillantes.

« Ces bijoux... murmura-t-il. Vous les avez trouvés ici, peut-être ?

— Non, répondit-elle. Chez nous. »

Il hocha la tête. Pas d'art américain contemporain ; seul le passé avait droit de cité dans une boutique telle que la sienne.

« Vous comptez rester un peu dans la région ?

— Je suis en poste pour une durée indéterminée, expliqua le jeune homme. À la Commission d'Enquête Préparatoire pour le Niveau de Vie des Régions Défavorisées. »

Son travail lui inspirait visiblement une certaine fierté. Ce n'était pas un militaire, un de ces appelés mal dégrossis qui mâchouillaient du chewing-gum, de ces paysans avides qui parcouraient Market Street en ouvrant de grands yeux devant les affiches des spectacles indécents, des films obscènes, des clubs de tir, des boîtes de nuit bon marché – où s'étaient en vitrine des photos de blondes trop mûres à l'air polisson, soulevant leurs seins de leurs mains ridées –, des bouges de jazz. Ces bicoques branlantes avaient colonisé de leurs tôles et de leurs planches presque toute la zone plane de San Francisco, où elles avaient poussé sur les ruines avant même que ne s'abatte la dernière bombe. Mais cet homme-là faisait partie de l'élite. Cultivé, instruit, plus encore que M. Tagomi, lequel n'était après tout qu'un membre éminent de l'Estimable Mission Commerciale de la

côte Pacifique ; un vieillard, aux attitudes forgées à l'époque du Cabinet de guerre.

« Désirez-vous vous procurer des objets d'art ethnique traditionnel pour les offrir en cadeaux ? s'enquit Childan. À moins que vous ne songiez à la décoration de l'appartement chargé d'abriter votre séjour dans la région ? »

Si cette supposition se révélait exacte... Son poulx s'emballa.

« Vous avez deviné, dit la jeune femme. Nous commençons à décorer. Non sans hésitation. Peut-être pourriez-vous nous informer ? »

— Je peux prendre mes dispositions pour me rendre à votre domicile, oui, acquiesça Childan. Apporter quelques mallettes. Vous conseiller dans le contexte. Mon domaine d'expertise, évidemment. » Il baissa les yeux afin de dissimuler ses espoirs. Des milliers de dollars étaient peut-être en jeu. « Je vais recevoir sous peu une table de Nouvelle-Angleterre en érable, entièrement chevillée de bois, sans le moindre clou. D'une beauté et d'une valeur extrêmes. Un miroir de l'époque de la seconde guerre d'Indépendance. Ainsi que des objets d'art aborigènes : un lot de petits tapis en poil de chèvre colorés à la teinture végétale.

— Personnellement, je préfère l'art citadin, intervint le jeune homme.

— Bien sûr, monsieur, acquiesça Childan avec empressement. Figurez-vous que je dispose d'un original de la période W.P.A<sup>1</sup>. de la Poste, peint sur

---

1. La *Works Progress Administration*, établie en 1935 puis revivifiée en 1939, était censée fournir du travail aux chômeurs à une échelle jusque-là inégalée. Le *Federal Arts Project* permit notamment à de nombreux artistes de décorer bureaux de poste, écoles et autres bâtiments publics de leurs tableaux et sculptures. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

quatre panneaux en bois, représentant Horace Greeley<sup>1</sup>. Une pièce de collection sans prix.

— Ah. »

Le regard de l'inconnu étincelait.

« Et d'un Victrola<sup>2</sup> transformé en bar.

— Ah.

— Et, rendez-vous compte, monsieur, d'une *photographie dédicacée et encadrée de Jean Harlow*. » Le visiteur ouvrait maintenant de grands yeux. « Peut-être pourrions-nous prendre rendez-vous ? » continua Childan, profitant de l'instant psychologique. Il tira de sa poche intérieure son calepin et son stylo. « Je vais noter vos nom et adresse, messieurs-dames. »

Lorsque le couple repartit d'un pas tranquille, il resta immobile à regarder dehors, les mains derrière le dos. Heureux. Si toutes ses journées de travail ressemblaient à ça... mais œuvrer au succès de son magasin n'avait rien d'un simple travail. C'était une chance de rencontrer de jeunes Japonais dans un contexte social, en partant du principe qu'ils considéraient l'homme en lui, pas le *yank* ou, au mieux, le marchand d'art. Oui, les jeunes de ce genre, la génération montante qui n'avait aucun souvenir de l'avant-guerre ni même de la guerre – cette génération incarnait l'espoir du monde entier. Les différences de position ne représentaient rien pour elle.

*On n'en parlera plus*, se dit Childan. *Un jour. L'idée même de position. Ni gouvernants ni gouvernés, juste des gens.*

---

1. Horace Greeley (1811-1872), rédacteur en chef du *New York Tribune* des années 1840 aux années 1870, devint extrêmement célèbre pour ses éditoriaux et ses prises de position politiques intrépides (mais ne connut pas le même succès quand il se lança dans la carrière politique).

2. Gamme de meubles/phonographes produite par la Victor Talking Machine Company à partir de 1906.

Il tremblait pourtant de peur en s'imaginant frapper à leur porte. Un coup d'œil à ses notes. Les Kasoura. Ils le recevraient ; ils lui offriraient sans doute une tasse de thé. Se conduirait-il convenablement ? Saurait-il dire et faire à chaque instant ce qu'on attendrait de lui ? Ou se déshonorerait-il telle une bête par un lamentable faux pas ?

La jeune femme s'appelait Betty. Elle avait l'air si compréhensive. Des yeux pleins de douceur, de compassion. Sans doute les quelques instants passés dans le magasin lui avaient-ils suffi pour entrevoir les espoirs et les défaites de Childan.

Ses espoirs... il en eut soudain le tournis. N'avait-il pas des aspirations quasi démentes, voire suicidaires ? Mais il était de notoriété publique que des relations se nouaient entre Japonais et *yanks*, même s'il s'agissait le plus souvent d'hommes japonais et de femmes *yanks*. Tandis que là... il renâclait à cette idée. Et puis elle était mariée. Il chassa de son esprit la cavalcade de ses pensées involontaires en s'affairant à ouvrir le courrier du matin.

Ainsi s'aperçut-il qu'il avait toujours les mains tremblantes. Alors lui revint le souvenir de son rendez-vous avec M. Tagomi ; le tremblement disparut, tandis que la nervosité céda le pas à la détermination. *Il faut que je trouve quelque chose d'acceptable.* Mais où ? Comment ? Quoi ? Coups de fil. Informateurs. Capacités commerciales. Assembler une Ford 1929 parfaitement restaurée, y compris le toit en tissu (noir). Grand chelem pour conserver à jamais la clientèle. Trimoteur d'origine de la Poste découvert dans une caisse, au fin fond d'une grange d'Alabama, etc. Tête momifiée de M. B. Bill, y compris les longs cheveux blancs ; artefact américain sensationnel. *Établir ma réputation parmi les cercles de connaisseurs*



*les plus sélects du Pacifique, y compris peut-être dans l'archipel nippon.*

En quête d'inspiration, Childan alluma une cigarette de marie-jeanne de l'excellente marque Land-O-Smiles.

\*  
\*   \*  
\*

Frank Frink se demandait comment se lever. Le soleil qui brillait derrière le store de sa chambre de Hayes Street tombait sur ses vêtements, jetés en tas par terre. Sur ses lunettes aussi. Allait-il marcher dessus? *Essaie d'aller à la salle de bains par un autre chemin*, se dit-il. *En rampant ou en te roulant par terre.* Il avait mal à la tête, mais n'éprouvait aucun regret. Ne jamais regarder en arrière. L'heure? La pendule, sur la commode. Onze heures et demie! *Nom de Dieu.* N'empêche qu'il restait au lit.

*Viré.*

La veille, il s'était mal débrouillé à l'usine. Il n'avait pas dit ce qu'il fallait à M. Wyndam-Matson aux joues creuses, au nez camus à la Socrate, à la chevalière endiamantée et à la braguette dorée. En d'autres termes, une puissance. Un trône. Les pensées de Frink erraient, titubantes.

*Me voilà sur la liste noire. Ça ne me sert à rien d'être doué, je n'ai pas de clientèle. Quinze ans d'expérience. Fini.*

Il allait être obligé de comparaître devant la Commission de Justification des Ouvriers pour changer de catégorie de travailleurs. Comme il n'avait jamais réussi à déterminer qui servait d'intermédiaire entre Wyndam-Matson et les *pinocs* – le gouvernement blanc fantoche de Sacramento –, il ne comprenait pas par quels moyens son ex-employeur parvenait à

influencer les véritables autorités, c'est-à-dire les Japonais. C'étaient les *pinocs* qui dirigeaient la C.J.O. Il allait donc affronter quatre ou cinq blancs d'âge mûr corpulents, du genre de Wyndam-Matson. S'il n'arrivait pas à obtenir d'eux une justification, il se rendrait à l'une des Missions Commerciales d'Import-Export basées à Tokyo et possédant des bureaux en Californie, en Oregon, dans l'État de Washington et la partie du Nevada intégrée aux États-Pacifiques d'Amérique. Mais si sa requête y était rejetée...

Le regard fixé sur le vieux lustre accroché au plafond, il laissait toutes sortes de plans lui tourner dans la tête. Il pourrait par exemple passer la frontière des États des Rocheuses... lesquels avaient malheureusement de vagues accords avec les P.S.A. et risquaient de l'extrader. Alors le Sud ? Son corps se raidit. Beurk. Pas ça. En tant que blanc, il y trouverait une situation favorable – meilleure que dans les P.S.A., pour tout dire –, mais... il ne voulait pas de ce genre de situation.

Pire encore, le Sud entretenait avec le Reich une véritable toile d'araignée de liens économiques, idéologiques et Dieu savait quoi encore. Or Frank Frink était juif.

Il s'appelait bel et bien Frank Frink, était né sur la côte Est, à New York, et avait été incorporé à l'armée des États-Unis d'Amérique en 1941, juste après l'effondrement de la Russie. Quand les Japonais avaient pris Hawaï, il avait été envoyé sur la côte Ouest. Il s'y trouvait encore à la fin de la guerre, du côté japonais de la ligne de démarcation. Il s'y trouvait toujours, quinze ans plus tard.

En 1947, le jour de la Capitulation, il était plus ou moins devenu fou. Dans sa haine des Japs, il avait juré de se venger. Depuis, ses armes de service, graissées et emballées avec soin, attendaient dans une

cave sous trois mètres de terre le jour où ses potes et lui se soulèveraient. Il avait oublié à l'époque que le temps soigne toutes les plaies. Lorsqu'il y repensait maintenant – au grand bain de sang, à la purge des *pinocs* et de leurs maîtres –, il lui semblait feuilleter un de ses albums de classe défraîchis, datant du lycée, et tomber sur un compte rendu de ses aspirations d'adolescent. Frank Frink « le Friqué » sera paléontologiste et fait serment d'épouser Norma Prout. Norma Prout, la *schönes Mädchen* de la classe qu'il avait effectivement fait serment d'épouser. Ça remontait à tellement loin, nom de Dieu, comme les sketches de Fred Allen ou les films de W.C. Fields. Depuis 1947, Frink avait bien dû croiser six cent mille Japonais, il avait parlé à certains, et l'envie de les écrabouiller, tous ou chacun, ne s'était purement et simplement jamais matérialisée passé les premiers mois. Ce n'était plus pertinent, voilà tout.

*Attends, attends.* Il y en avait un, un certain M. Omuro, qui avait acheté une vaste zone d'immeubles d'habitation dans le centre de San Francisco et qui avait loué un moment une de ses chambres à Frink. Une vraie pourriture. Un requin qui ne faisait jamais de réparations, divisait les pièces en réduits de plus en plus minuscules, augmentait les loyers... Omuro extorquait leur argent aux pauvres, surtout les anciens appelés au chômage, quasi sans ressources, pendant la dépression du début des années 1950. C'était pourtant une des Missions Commerciales japonaises qui avait fini par avoir sa tête de profiteur de guerre. De nos jours, on n'entendait plus parler de violations pareilles du code civil japonais, sévère, rigide, mais juste. Il fallait porter cette amélioration au crédit des occupants haut placés : ils étaient incorruptibles, notamment les

plus jeunes, arrivés après la chute du Cabinet de guerre.

L'évocation de la rude et stoïque honnêteté des Missions Commerciales rassura Frink. Wyndam-Matson en personne y serait écarté d'un geste négligent, telle une mouche bourdonnante. Peu importait qu'il fût propriétaire de la W.-M. Corporation. Du moins était-il permis de l'espérer. *On dirait que je crois vraiment à leur truc, là, l'Alliance Pacifique de Coprosperité*, se dit Frink. *Bizarre. Quand on repense à ses débuts... ça avait tellement l'air d'une arnaque, à l'époque. Propagande pure et simple. Alors que maintenant...*

Il se leva pour gagner la salle de bains d'une démarche hésitante. Pendant qu'il se lavait et se rasait, la radio diffusait les nouvelles de midi.

« ... Ne nous gaussons pas de cet effort », disait-elle au moment où il coupa l'eau chaude.

*Non, non, nous ne nous en gausserons pas*, songea-t-il avec amertume. Il savait pertinemment de quel effort il était question. N'empêche que ça avait un côté comique : l'image d'Allemands trapus, renfrognés, très occupés à parcourir Mars, à fouler le sable rouge sur lequel aucun homme n'avait encore jamais posé le pied. Frink se mit à fredonner une petite chanson satirique en se couvrant de mousse le menton et les joues. *Gott, Herr Kreisleiter. Ist dies vielleicht der Ort wo man das Konzentrationslager bilden kann ? Das Wetter ist so schön. Heiss, aber doch schön...*

« ... La civilisation de la coprosperité doit à présent prendre le temps de se demander si sa quête, qui vise à une équité équilibrée où devoirs et responsabilités mutuels sont couplés aux rémunérations... » continuait la radio. Le jargon caractéristique de la hiérarchie dominante. « ... ne l'a pas empêchée de

percevoir l'arène future dans laquelle se joueront les affaires de l'homme, qu'il soit nordique, japonais, négroïde... »

Et ainsi de suite.

En s'habillant, Frink tournait et retournait avec plaisir sa petite satire dans sa tête. *Le temps est beau, oui, si schön, mais on ne peut pas respirer...*

Le fait n'en demeurait pas moins : le Pacifique n'avait rien tenté pour coloniser les autres planètes. Il s'était engagé – ou, plutôt, enlisé – en Amérique du Sud. Pendant que les nazis envoyaient avec ardeur dans l'espace d'énormes engins de construction robotiques, les Japonais en étaient toujours à incendier la jungle brésilienne et à bâtir des immeubles en terre de huit étages pour d'anciens chasseurs de têtes. Quand les Japs feraient décoller leur premier vaisseau spatial, les Allemands tiendraient déjà tout le système solaire. À l'époque surannée dont parlaient les livres d'histoire, ils avaient raté le coche alors que les autres pays d'Europe mettaient la touche finale à leurs empires coloniaux. Cette fois, ils n'arriveraient pas bons derniers ; ils avaient appris.

Ce fut alors que Frink pensa à l'Afrique et aux expériences menées par les nazis sur le continent noir. Son sang se figea dans ses veines, hésita puis reprit sa course.

Cette immense ruine déserte.

« ... il faut toutefois considérer avec fierté l'accent que nous avons mis sur les besoins physiques des peuples du monde entier, les aspirations sous-spirituelles qu'il convient de... » poursuivait la radio.

Frink l'éteignit. Puis, plus calme, la ralluma.

*Par la grande chiasse divine.* L'Afrique. Les fantômes des tribus défuntées. Balayées de la surface du globe pour céder la place à un pays de... de quoi ? Qui savait ? Peut-être les maîtres architectes de Berlin

l'ignoraient-ils eux-mêmes. Des nuées d'automates, œuvrant et bâtissant. Bâtissant ? Réduisant en poussière. Des ogres tout droit sortis d'une exposition de paléontologie, fabriquant un bol à partir du crâne de leur ennemi qu'ils s'appliquaient en famille à vider de sa cervelle crue – se nourrir avant tout. Ensuite, confectionner de précieux ustensiles avec les os des jambes. Il fallait avoir le sens de l'économie pour penser non seulement à manger les gens qu'on n'aimait pas, mais aussi à les servir dans leur propre crâne. Les premiers techniciens ! L'homme préhistorique dans sa blouse blanche stérile d'un quelconque laboratoire universitaire de Berlin, testant les différents usages auxquels soumettre la peau, les oreilles, la graisse, le squelette humains. *Ja, ja, Herr Doktor*. Une nouvelle utilisation du gros orteil ; il est possible d'en adapter l'articulation pour fabriquer un mécanisme de briquet ultra-rapide, vous voyez. Ah, si seulement Herr Krupp pouvait le produire en quantité...

Cette pensée horrifia Frink : *Le gigantesque cannibale quasi humain d'antan s'est épanoui ; il domine le monde, une fois de plus. On a passé un million d'années à lui échapper, et le voilà de retour. Pas en simple adversaire, non, en maître.*

« ... nous pouvons déplorer », disaient à la radio les petits foies jaunes de Tokyo. *Mon Dieu*, songea encore Frink. *Quand je pense qu'on les traitait de singes*. Des gringalets aux jambes arquées qui n'auraient ni installé de grands fours à gaz ni fait fondre leurs femmes pour obtenir de la cire à cacher. « ... et nous avons souvent déploré, par le passé, le terrible gaspillage d'hommes auquel mène la quête fanatique qui coupe la plupart d'entre eux de la communauté légale... » Les Japs attachaient une telle importance à la loi. « ... Pour citer un saint occi-

dental bien connu, *Que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme ?* » La voix s'interrompit. Frink aussi, qui nouait sa cravate. Les ablutions matinales.

*C'est maintenant ou jamais. Il faut que je signe le pacte. Liste noire ou pas, je suis un homme mort si je quitte les territoires contrôlés par les Japonais pour pointer le nez dans le Sud ou en Europe – n'importe où dans le Reich.*

*Il va bien falloir que je me réconcilie avec ce vieux schnoque de Wyndam-Matson.*

Assis sur son lit, une tasse de thé tiède à portée de main, Frink s'empara de son exemplaire du *Yi King* puis tira de leur étui de cuir les quarante-neuf tiges d'achillée. Après quoi il prit le temps de maîtriser ses pensées et de définir ses interrogations.

« De quelle manière dois-je aborder Wyndam-Matson si je veux arriver à une réconciliation satisfaisante pour les deux parties ? » demanda-t-il à voix haute.

Il coucha ensuite la question sur son bloc-notes puis entreprit de se transférer les tiges d'une main dans l'autre jusqu'à obtenir le trait inférieur, le premier. Résultat : un huit, qui éliminait d'office la moitié des soixante-quatre hexagrammes. Nouvelle division des tiges, nouveau trait, le deuxième. Étant donné son expérience, Frink ne tarda pas à disposer aussi des quatre suivants. Il n'eut même pas besoin de consulter la table pour identifier l'hexagramme qu'il venait de représenter : il s'agissait du quinze – K'ien, l'Humilité. Ce qui est en bas s'élève, ce qui est en haut s'abaisse, le puissant s'humilie. Nul besoin non plus de se référer au texte, Frink le connaissait par cœur. Il venait de recevoir un présage encourageant. L'oracle lui était favorable.

Une certaine déception le tenaillait pourtant. Le quinze avait quelque chose d'un peu bêta, de gentillet. *Bien sûr* qu'il allait donner tous les signes d'humilité requis. N'empêche qu'il y avait peut-être quelque chose à retenir de ce tirage. Après tout, il n'avait aucune prise sur W.-M. Il ne pouvait pas obliger son ex-patron à lui redonner du travail. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était adopter le point de vue de l'hexagramme ; dans un moment pareil, on en était réduit à solliciter, à espérer et à attendre avec confiance. L'heure venue, le ciel l'élèverait jusqu'à son ancienne position, voire plus haut.

Inutile de lire les commentaires associés aux différents traits : il n'y avait ni neuf ni six ; tout était stable. Terminé, donc. Le quinze ne mutait pas pour donner un autre hexagramme.

Frink pouvait passer à la question suivante.

« J'aimerais savoir si je reverrai Juliana, un jour ou l'autre », lança-t-il à voix haute, après s'être préparé à un nouveau tirage.

Il voulait parler de sa femme. Ou, plutôt, de son ex-femme, car Juliana avait demandé le divorce un an plus tôt. Il ne l'avait pas vue depuis des mois. Il ne savait même pas où elle vivait. De toute évidence, elle avait quitté San Francisco. Voire les P.S.A. Soit elle ne donnait plus de nouvelles à leurs amis communs, soit ils le cachaient à Frink.

Il se remit à diviser les tiges, sans les quitter du regard. Combien de fois n'avait-il pas interrogé l'oracle au sujet de Juliana, pour une raison ou pour une autre ? L'hexagramme apparaissait, porté par les mouvements passifs aléatoires des tiges d'achillée. Aléatoires, mais enracinés dans le moment que vivait le consultant, celui où il était lié à toutes les autres vies et particules de l'univers. L'hexagramme indispensable, dont le motif de traits pleins et brisés



représentait la *situation*. Frink, Juliana, l'usine de Gough Street, les Missions Commerciales dominatrices, l'exploration des planètes, les milliards de tas de produits chimiques qu'on ne pouvait même plus qualifier de corps, dispersés en Afrique, les aspirations des milliers de gens alentour, occupants des quartiers pauvres de San Francisco, les fous de Berlin à l'air sensés et aux projets déments – le tout lié, au moment où Frink manipulait les tiges d'achillée pour sélectionner la perle de sagesse parfaitement adéquate dans un livre ébauché dès le xxx<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Un livre créé cinq mille ans durant par les sages chinois, passé au crible, perfectionné, une superbe cosmologie – une superbe science –, codifiée avant que l'Europe ait seulement découvert la division longue.

L'hexagramme. Le cœur de Frink se serra. Le quarante-quatre, Venir à la Rencontre. Jugement dégrisant. *La jeune fille est puissante. On ne doit pas épouser une telle jeune fille.* Obtenu une fois de plus par rapport à Juliana.

*Oy vey.* Il reprenait son calme. *Alors elle ne me convenait pas. Je sais bien. Ce n'était pas la question. Pourquoi faut-il que l'oracle me rappelle une chose pareille ? Je n'ai pas eu de chance de faire sa connaissance et d'en tomber amoureux – d'en rester amoureux.*

Juliana... la plus belle femme qu'il ait jamais épousée. Cheveux et sourcils noirs comme le charbon ; traces de sang espagnol réparties en couleur pure jusque sur les lèvres. Démarche élastique, silencieuse ; elle portait encore les chaussures confortables à la mode pendant ses années de lycée. À vrai dire, elle avait toujours quelque chose de dépenaillé, avec ses vêtements à l'air usé, passé. Frink et elle avaient été tellement fauchés tellement longtemps,

pendant leur vie de couple, qu'elle s'habillait malgré sa beauté d'un pull en coton, d'une veste en tissu à fermeture, d'une jupe en tweed brun et de soquettes. Elle détestait son mari et sa tenue, qui, d'après elle, lui donnait l'allure d'une joueuse de tennis ou (pire) d'une cueilleuse de champignons.

Mais ce qui avait le plus attiré Frink, chez elle, c'était son expression loufoque ; elle accueillait les inconnus par un sourire de *shmuck* solennel façon Joconde qui les faisait hésiter entre deux réactions, la saluer ou pas. Or elle était si séduisante que, la plupart du temps, ils la saluaient... après quoi elle les dépassait tranquillement de sa démarche glissée. Au début, il l'avait crue myope, tout simplement, mais il avait fini par en arriver à la conclusion que sa conduite dans ces cas-là trahissait au fond une stupidité bien ancrée, par ailleurs indétectable. Aussi s'agaçait-il de ce signal fugace, imprécis, qu'elle adressait à n'importe qui, de même que de la manière dont elle allait et venait – silencieuse, aussi expressive qu'une plante, genre « je me livre à des occupations mystérieuses ». N'empêche que même dans ces moments-là, vers la fin, quand ils passaient leur temps à se disputer, il ne l'avait jamais vue que comme une invention divine pure et simple, lâchée dans sa vie à lui pour des raisons à jamais impénétrables. Une vision qui l'empêchait de surmonter la séparation : il avait une sorte d'intuition religieuse, de foi en elle.

Elle lui semblait si proche à cet instant précis... à croire qu'elle était toujours là. Son esprit, toujours actif dans l'existence de Frink, arpentait la petite chambre à la recherche de... de ce que cherchait Juliana – quoi que ce puisse être. Elle était là dans les pensées de son ex, chaque fois qu'il consultait les deux volumes de l'oracle.

Assis sur son lit, entouré de son désordre de solitaire, prêt à commencer sa journée à l'extérieur, Frank Frink se demanda qui interrogeait le *Yi King* en même temps que lui, dans la vaste cité complexe de San Francisco. Les autres requérants recevaient-ils une réponse aussi lugubre ? Le caractère du Moment leur était-il également défavorable ?

## CHAPITRE DEUX

M. Nobusuke Tagomi consultait le cinquième classique divin de la sagesse confucéenne, l'oracle taoïste connu depuis des siècles sous le nom de *Yi King* ou *Livre des mutations*. À midi, une certaine appréhension l'avait envahi à la pensée du rendez-vous de deux heures avec M. Childan.

Ses bureaux, sis au vingtième étage du Nippon Times Building de Taylor Street, avaient vue sur la baie. Le mur de verre lui permettait de contempler les bateaux qui arrivaient en passant sous le Golden Gate. Un cargo se découpait à cet instant précis au-delà d'Alcatraz, mais M. Tagomi n'y prêtait aucune attention. Il s'approcha des grandes vitres pour libérer la cordelette du store en bambou, qu'il laissa descendre devant le paysage. Le vaste bureau central s'assombrit. Plus besoin de plisser les yeux dans la lumière éclatante ; on pouvait maintenant penser clairement.

M. Tagomi en arrivait à la conclusion qu'il n'était pas en son pouvoir de complaire à son client. Peu importait ce qu'apporterait M. Childan, l'inconnu n'en serait pas impressionné. *Affrontons la réalité*, se dit M. Tagomi. *Mais, au moins, évitons le déplaisir de notre hôte.*

*Ne l'insultons pas en lui présentant un piètre cadeau.*

L'hôte en question ne tarderait pas à arriver à l'aéroport de San Francisco, dans la nouvelle fusée allemande stratosphérique, la Messerschmitt 9-E. M. Tagomi, qui n'avait jamais emprunté ce type d'engin, devrait veiller à prendre l'air blasé en faisant la connaissance de M. Baynes, si imposant que pût être l'appareil. Mieux valait s'exercer. Planté devant le miroir accroché au mur, M. Tagomi se composa une expression de calme vaguement teinté d'ennui en examinant son visage froid, à la recherche du moindre signe d'émotion involontaire. *Oui, en effet, M. Baynes, elles sont extrêmement bruyantes. Impossible de lire. Mais il est vrai qu'on arrive de Stockholm à San Francisco en quarante-cinq minutes seulement. Peut-être placer un mot sur les échecs allemands en matière de mécanique? Je suppose que vous avez écouté la radio. Une fusée s'est écrasée à Madagascar. Il faut bien avouer que les avions à hélices avaient leurs avantages.*

Éviter absolument de parler politique. M. Tagomi ignorait en effet ce que pensait M. Baynes des grands sujets de l'actualité. Il se pouvait pourtant qu'ils se présentent. M. Baynes était suédois, donc neutre. Mais il avait préféré la Lufthansa à la S.A.S. Stratagème prudent... *Il paraît que Herr Bormann est malade. Que le Parti va choisir cet automne un nouveau chancelier du Reich.* S'agissait-il d'une simple rumeur? Tant de secrets subsistaient, hélas, entre le Pacifique et le Reich.

Dans le dossier posé sur le bureau se trouvait un article du *New York Times* consacré à un discours récent de M. Baynes. M. Tagomi l'examinait à présent d'un œil critique, penché en avant pour compenser la légère imperfection de la correction apportée par ses lentilles de contact. Le discours parlait de la nécessité d'explorer une fois de plus – la quatre-vingt-

dix-huitième ? – la Lune, à la recherche d'eau. « *Peut-être parviendrons-nous à résoudre ce terrible dilemme* », avait dit M. Baynes, d'après le journal. « *Notre plus proche voisine reste la moins gratifiante jusqu'ici, à part dans une optique militaire.* » *Sic !* se dit le directeur de la Mission Commerciale, en bon latin. *Un indice sur le visiteur. Considère la chose purement militaire avec méfiance.* Il fallait en prendre note.

M. Tagomi pressa le bouton de l'interphone.

« Mlle Ephreikian, voulez-vous bien apporter votre magnétophone, je vous prie ? »

La porte du bureau coulissa, et Mlle Ephreikian fit son entrée, les cheveux joliment ornés de fleurs bleues.

« Du lilas », constata son supérieur, qui avait autrefois cultivé des fleurs en professionnel, sur Hokkaido. La jeune femme, une grande Arménienne brune, s'inclina. « Votre Zip-Track Speed Master est-il prêt ?

— Oui, M. Tagomi. »

Elle s'assit, son magnétophone portable à piles sur les genoux.

« J'ai posé à l'oracle la question : *Ma rencontre avec M. Childan sera-t-elle profitable ?* À ma grande détresse, j'ai obtenu en réponse un hexagramme de mauvais augure. La Prépondérance du Grand. La poutre faîtière ploie, car ses extrémités porteuses sont trop faibles pour la charge. Déséquilibre. Nous sommes manifestement loin du Tao. »

Le magnétophone bourdonnait.

Mlle Ephreikian fixa sur son patron un regard interrogateur. Le bourdonnement s'interrompt.

« Veuillez demander à M. Ramsey de nous rejoindre un instant, je vous prie, dit M. Tagomi.

— Bien, monsieur. »

Elle se leva, posa le magnétophone puis quitta le bureau au rythme battu par ses talons.

M. Ramsey apparut, un gros dossier de polices de chargement sous le bras. Jeune, souriant, arborant la coquette cravate ficelle des plaines du Midwest américain, une chemise à carreaux et le jean serré sans ceinture imposé par la mode.

« Salut, vieux, lança-t-il. Quel temps magnifique aujourd'hui, monsieur. »

Son supérieur s'inclina.

Ce que voyant, M. Ramsey se raidit brusquement puis s'inclina, lui aussi.

« Je viens de consulter l'oracle », déclara M. Tagomi pendant que Mlle Ephreikian se rasseyait, le magnétophone sur les genoux. « Vous êtes conscient que M. Baynes, qui, comme vous le savez, ne va pas tarder à arriver en personne, est le fruit de l'idéologie nordique en ce qui concerne la prétendue culture orientale. Je pourrais faire l'effort de l'éblouir afin de le mener à une meilleure compréhension grâce à d'authentiques peintures sur rouleau ou à des céramiques de la période Tokugawa... mais il n'entre pas dans mes fonctions de le convertir.

— Je vois », acquiesça M. Ramsey, ses traits caucasiens déformés par une concentration douloureuse.

« Voilà pourquoi je m'inclinerai devant ses préjugés et lui offrirai plutôt un artefact américain de grande valeur.

— Certes.

— Vous êtes quant à vous d'ascendance américaine. Bien que vous vous soyez donné la peine de foncer votre peau. »

M. Tagomi scrutait M. Ramsey.

« Bronzage par lampes, murmura le jeune homme. Pour la vitamine D, exclusivement. » Toutefois, la honte qu'il éprouvait manifestement le trahissait. « Je peux vous assurer que je conserve des racines authentiques et que... » Il trébucha sur les mots. « Je

n'ai pas coupé les ponts avec... les habitudes ethniques indigènes.

— Reprenez, je vous prie », demanda M. Tagomi à Mlle Ephreikian. Le magnétophone se remit à bourdonner. « En consultant l'oracle, j'ai obtenu l'hexagramme Ta Kouo, le vingt-huit, avec en cinquième position le trait défavorable neuf, d'après lequel :

*Un peuplier flétri produit des fleurs.  
Une femme d'un certain âge prend mari.  
Pas de blâme. Pas de louange.*

Ce qui signifie clairement que M. Childan n'aura rien de précieux à nous proposer à deux heures. » M. Tagomi s'interrompt. « Soyons honnêtes. Je ne peux me fier à mon propre jugement en ce qui concerne les œuvres d'art américaines. C'est pourquoi un... » Il prit le temps de bien choisir ses mots. « C'est pourquoi j'ai besoin de vous, M. Ramsey, qui êtes un *indigène*, dirons-nous. Il ne nous reste évidemment qu'à faire de notre mieux. »

M. Ramsey n'avait rien à répondre mais, malgré ses efforts de dissimulation, son expression trahissait à la fois colère et déception – une réaction de frustration muette.

« Bien, continua son supérieur. Je ne me suis pas arrêté là dans la consultation de l'oracle, mais des raisons politiques m'empêchent de vous dévoiler la question suivante. » En d'autres termes, signifiait le ton employé, les *pinocs* dans votre genre ne sont pas admis à connaître les sujets importants qui occupent les hautes sphères. « Il vous suffit de savoir que j'ai obtenu une réponse des plus provocantes, qui m'a conduit à de longues réflexions. »

M. Ramsey et Mlle Ephreikian fixaient tous deux leur patron avec attention.



« Il s'agit de M. Baynes », déclara-t-il.

Ils hochèrent la tête.

« La question que je lui ai consacrée m'a mené par les rouages occultes du Tao à l'hexagramme Cheng, le quarante-six. Un jugement favorable, où le six occupait la première position et le neuf la deuxième. »

M. Tagomi avait demandé : *Réussirai-je à traiter avec M. Baynes ?* Le neuf en deuxième position représentait une réponse positive :

*Si l'on est sincère,*

*Il est avantageux de présenter une offrande, même petite.*

*Pas de blâme.*

De toute évidence, M. Baynes s'estimerait satisfait du cadeau de l'Estimable Mission Commerciale, quel qu'il soit. Lorsque M. Tagomi avait formulé sa question, cependant, une interrogation plus vaste, à peine consciente, rôdait au fin fond de son esprit. Comme toujours ou presque, l'oracle l'avait perçue et, tout en répondant à la demande de façade, avait pris sur lui de traiter également de cette incertitude subliminale.

« Vous savez que M. Baynes nous apporte des informations détaillées sur les nouveaux moules à injection mis au point en Suède, continua M. Tagomi. Si nous parvenions à signer un accord avec son entreprise, nous serions indubitablement à même de remplacer par des plastiques beaucoup des métaux peu abondants employés à l'heure actuelle. »

Le Pacifique essayait depuis des années d'obtenir un minimum d'aide du Reich dans le domaine des matériaux synthétiques, mais les grands cartels chimiques allemands, I.G. Farben en tête, proté-

geaient leurs brevets ; à vrai dire, ils avaient même créé un monopole mondial des plastiques, surtout en ce qui concernait l'usage des polyesters. Le Reich conservait ainsi la haute main sur le commerce au détriment du Pacifique, qui accusait un retard technologique d'une dizaine d'années, minimum. Les fusées interplanétaires décollant de Festung Europa étaient composées pour l'essentiel de plastiques résistants à la chaleur, très légers, assez durs pour supporter jusqu'à une collision majeure avec une météorite. Le Pacifique ne disposait de rien de tel ; il utilisait toujours les fibres naturelles telles que le bois, ainsi bien sûr que les piètres alliages métalliques omniprésents. Cette seule pensée faisait frémir M. Tagomi ; il avait vu dans des salons professionnels certaines productions allemandes de pointe, y compris une automobile entièrement synthétique, la D.S.S. – *Der Schnelle Spuk* – qui coûtait environ six cents dollars P.S.A.

Sa question sous-jacente, qu'il lui était strictement impossible de dévoiler aux *pinocs* arpentant d'un pas léger les bureaux de la Mission Commerciale, était cependant inspirée par une facette de M. Baynes à laquelle avait fait allusion un câble crypté expédié de Tokyo. Il fallait dire avant toute chose que les messages cryptés étaient peu fréquents et concernaient en principe des problèmes de sécurité, pas des contrats commerciaux. Ensuite, le code était du genre métaphorique, puisqu'il reposait sur l'allusion poétique, adoptée pour égarer les opérateurs d'interception du Reich – capables de percer n'importe quel chiffre littéral, si élaboré soit-il. Les autorités tokyoïtes visaient donc incontestablement le Reich, pas les cliques quasi déloyales de l'archipel. La phrase clé, « Le lait écrémé fait son ordinaire », renvoyait à *Pinafore*, l'opérette où une curieuse chanson

professait que « ... Les choses sont rarement ce qu'elles paraissent / Le lait écrémé passe pour la crème. » Le *Yi King*, consulté, avait renforcé l'impression de M. Tagomi par ce commentaire :

*On suppose ici la présence d'un homme fort. Sans doute il n'est pas adapté à son entourage, car il est trop rude et donne trop peu de place aux formes. Mais il possède la droiture intérieure, c'est pourquoi on vient au-devant de lui et sa négligence des formes extérieures ne lui porte pas préjudice.*

Voilà qui laissait purement et simplement entendre que M. Baynes n'était pas ce qu'il paraissait ; que son but en venant à San Francisco n'était pas de signer des accords sur les moules à injection. Qu'il s'agissait d'un espion.

Mais, la tête sur le billot, M. Tagomi aurait été bien incapable de dire quel but poursuivait ledit espion.

Cet après-midi-là, à une heure quarante, Robert Childan ferma à double tour la porte principale d'American Artistic Handcrafts Inc., sans le moindre empressement. Il traîna ses lourdes marchandises jusque sur le trottoir, héla un cyclo-pousse et demanda au conducteur de l'emmener au Nippon Times Building.

Le *chintok*, émâcié, voûté et suant, haleta vaguement qu'il connaissait l'adresse, chargea les sacs puis aida son client à prendre place dans le fauteuil moqueté. Après avoir enclenché le compteur, il se hissa en selle et se mit à pédaler dans Montgomery Street, parmi les voitures et les autobus.

Childan, qui avait passé sa journée à chercher l'artefact idéal, regardait maintenant défiler les immeubles, en proie à une amertume et une anxiété

envahissantes. Pourtant, pourtant... il triomphait. Un don distinct, indépendant du reste de son être, lui avait permis de sélectionner l'objet adéquat. M. Tagomi en serait apaisé et son visiteur – quel qu'il soit – enchanté. *Je donne toujours satisfaction*, se dit Childan. *À mes visiteurs.*

Il avait réussi à se procurer par miracle un exemplaire en excellent état du premier numéro de *Tip Top Comics*, une superbe pièce d'art américain des années 1930 ; il s'agissait d'une des toutes premières bandes dessinées, un trophée traqué en permanence par les collectionneurs. Childan avait évidemment sélectionné d'autres objets, qu'il comptait dévoiler avant la B.D., laquelle représenterait le point d'orgue de sa présentation. Elle attendait à l'abri dans une boîte en cuir enveloppée de papier de soie, rangée bien au milieu du plus gros sac.

La radio du cyclo-pousse luttait contre celles des autres taxis, des voitures et des bus par des chansons populaires vociférantes qu'il n'entendait même pas ; l'habitude. Il ne voyait pas non plus les énormes enseignes lumineuses qui dissimulaient en permanence la façade des immeubles de bonne taille. Après tout, il avait la sienne au magasin ; de nuit, elle joignait au feu d'artifices sa violente palpitation lumineuse. On ne pouvait pas se faire de publicité, sans ça ; il fallait être réaliste.

À vrai dire, le vacarme des radios et de la circulation, les enseignes et les passants apaisaient Childan, effaçaient ses soucis. Et puis il aimait se faire transporter par un être humain pédalant, sentir les contractions musculaires du *chintok* se transmettre à lui en vibrations régulières ; tout bien considéré, c'était une sorte de machine de détente. Se laisser emporter au lieu d'avoir à porter. Occuper la meilleure position – ne serait-ce qu'un instant.

Une pointe de remords l'obligea à se secouer. Vu tout ce qu'il devait préparer, il ne pouvait pas se permettre une petite sieste. Était-il vêtu avec la correction absolue requise pour une visite au Nippon Times Building ? Peut-être allait-il s'évanouir dans l'ascenseur à grande vitesse. Toutefois, il avait emporté des cachets de fabrication allemande contre le mal des transports. Les différentes manières de s'adresser à ses interlocuteurs... il les connaissait. Qui traiter poliment ou impoliment. Se montrer brusque avec le portier, le groom, le réceptionniste, le guide, tout ce qui rappelait de près ou de loin un concierge. S'incliner devant le moindre Japonais, évidemment, même si ça signifiait des centaines de courbettes. Quant aux *pinocs*... zone floue. S'incliner, mais en regardant à travers ces gens comme s'ils n'existaient pas. Bon, ce résumé recouvrait-il toutes les situations envisageables ? Et si Childan croisait un étranger ? Il y avait souvent des Allemands dans les bureaux des Missions Commerciales, de même que des neutres.

Il risquait aussi de voir un esclave.

Des bateaux allemands ou sudistes transitaient sans arrêt par San Francisco, où les noirs étaient parfois autorisés à en descendre brièvement. Jamais en groupes de plus de trois. Et jamais après le crépuscule. Même les lois du Pacifique les obligeaient à respecter le couvre-feu. Certains esclaves travaillaient cependant comme dockers ; ceux-là vivaient à terre, dans des cabanes construites sous les quais, au-dessus de la ligne de marée. Il n'y en aurait pas dans les bureaux de la Mission Commerciale, mais si on déchargeait un cargo sur le port... Childan devrait-il, par exemple, porter lui-même ses sacs jusqu'au bureau de M. Tagomi ? Certainement pas. Il lui faudrait mettre la main sur un esclave, quitte à attendre une heure. À manquer le rendez-vous. Il était hors de





10636

*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Slovaquie*  
*par NOVOPRINT SK*  
*le 14 octobre 2013.*

Dépôt légal octobre 2013.  
EAN 9782290157275  
OTP L21EPGN000551N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*